

Compte rendu d'exposition :

**Fela Anikulapo-Kuti, Rébellion afrobeat**

**Commissariat : Alexandre Girard-Muscagorry, Mabinuori Kayode Idowu, Mathilde Thibault-Starzyk**

Pendant près de huit mois, la Philharmonie de Paris accueille dans ses murs une exposition sur le père de l'afrobeat, Fela Anikulapo-Kuti. Un temps long à la hauteur de l'héritage laissé par celui qui ne mourut qu'à 58 ans. L'institution propose aux visiteurs venus du monde entier de découvrir ou de redécouvrir celui qui allia, tout au long de sa vie, sa musique et son engagement politique au point d'être surnommé « The Black President ». L'institution nous propose donc de nous immerger dans une époque, les années 70, durant laquelle ce chanteur et musicien pris fait et cause pour son pays, et pour l'Afrique de manière plus globale.

Le parcours démarre avec une installation artistique donnant immédiatement une idée de l'envergure de l'icône qui est mise à l'honneur. Un autel à l'effigie de l'artiste, au pied duquel des dizaines de chaussures à talons, vient rappeler au spectateur la figure de leader incarnée par Fela, tout en posant le rapport ambigu de sa personne aux femmes qui l'entouraient. L'exposition qui se veut chronologique démarre logiquement par l'enfance de celui qui s'appelait encore Olufela Olusegun Oludotun Ransome-Kuti. La salle est tapissée de photos de Lagos, la ville qui l'a vu grandir. Le visiteur fait irruption dans cette mégalopole nigériane où le trafic, la population, les immeubles et même les ambiances sonores sont reproduits via des projections vidéos et la diffusion de bandes-sons d'époque. Un véritable bourdonnement qui donne une idée de l'atmosphère dans laquelle a pu infuser le génie créatif de ce jeune homme qui baigne déjà dans un environnement musical.

La musique vient justement dans un deuxième temps. Les premiers, et seuls instruments de l'exposition, sont présentés dans la salle suivante. Ces percussions, propres au style musical de l'afrobeat, entrent immédiatement en résonance avec les affiches politiques qui recouvrent les murs. Cette disposition vient créer un lien immédiat entre la musique et l'engagement politique de celui qui abandonnera le patronyme « Ransome », qu'il considère comme un nom d'esclave.

C'est d'ailleurs la figure de Fela que nous présente la suite du parcours. Le discours se concentre désormais sur sa vie et ses proches. Une série de photos accrochés au mur nous introduisent au cœur de son domicile qu'il a baptisé « La république de Kalakuta », lieu alternatif dans lequel il vit autour de ses compatriotes. Les photographies, prises dans l'intimité du lieu, nous donnent à voir des scènes de vies de cet appartement au centre duquel trône le chanteur. Les représentations de Fela, reproduites à taille quasi réelle, font face à une vitrine monumentale exposant fièrement le vestiaire de chemises de l'artiste, donnant presque l'impression au visiteur de faire partie du lieu.

Après avoir mis en lumière la personnalité de l'artiste avec des vitrines consacrées à son parcours politique au sein de différents mouvements, la musique est replacée au centre du discours dans ce qui forme le cœur de l'exposition. Le visiteur pénètre dans l'« Afrika Shrine », le club ouvert par Fela au sein duquel il se produit plusieurs soirs par semaine. Ici, l'immersion est totale. Un écran géant projette des vidéos d'archives du club, et la musique accompagne les images. La tôle ondulée au mur, les jeux de lumière et la circonférence de la pièce transposent le spectateur dans ce club des années 1970.

Accolé à l'« Afrika Shrine », un hommage est timidement rendu aux femmes qui ont accompagné Fela tout au long de sa vie. Une série de portraits associés à des cartels présentent une douzaine de femmes qui furent importantes dans le parcours du chanteur. Ce court aparté sur son rapport à la gente féminine est probablement dû à son mariage, en février 1978, avec vingt-sept d'entre elles. Événement ambigu qui relève d'un engagement politique de la part de celui qui voit la polygamie comme relevant de la tradition africaine mais qui reste difficile à appréhender aujourd'hui.

La suite du parcours vient couronner celui qui est devenu l'artiste consacré que l'on connaît aujourd'hui. Au bout de l'espace, le spectateur est plongé dans une relative obscurité. La musique de Fela retentit au rythme des images de concert qui sont projetées sur le mur du fond. Les places assises sont très peu nombreuses, forçant les visiteurs à se tenir debout ou à se balancer sur le tempo de la musique. L'exposition tente ici d'offrir l'expérience d'un concert de celui qui ne se reproduira plus sur scène, l'effet est certain.

DU Delphine Lévy  
Promotion 2022-2023

Pour regagner la sortie et découvrir la dernière salle de l'exposition, le visiteur doit revenir sur ses pas, revivant comme dans un bref flashback l'ensemble de la vie d'un homme qui mourut soudainement à l'âge de 58 ans, emporté par le Sida. Le dernier espace est consacré aux héritages laissés par Fela, un *simili* tourne-disque nous permet d'écouter certains de ses morceaux via des casques audio. Ce dispositif, absent du reste du parcours, trouve sa place dans cette dernière salle comme pour montrer que sa musique se vivait avant de s'écouter.

Cette exposition, relativement courte, se veut ludique et immersive. Le parti pris est clair, la Philharmonie de Paris propose au visiteur une expérience collective. Contrairement à d'autres expositions qu'elle a pu accueillir, cette fois-ci les dispositifs nécessitant le port d'un casque audio sont très peu nombreux. La musique s'écoute sur tout le parcours, en haut-parleur, pour être partagée avec le plus grand nombre. Ainsi, les spectateurs avancent tous à leur rythme, mais il arrive que certains se synchronisent au rythme de l'afrobeat du « Black President ».

GATOUX Joseph